

MARIA HUMMEL

Le musée  
des femmes  
assassinées

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Thierry Arson



actes noirs  
*ACTES SUD*

Titre original :

*Still Lives*

Éditeur original :

Counterpoint Press, Berkeley

© Maria Hummel, 2018

Illustration de couverture : © Eugenia Loli

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14450-0

MARIA HUMMEL

Le musée  
des femmes assassinées

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Thierry Arson

*ACTES SUD*



*pour Kyle*



*Ne chassez pas le sommeil de vos yeux. C'est  
un beau sommeil.*

Citation extraite du film  
*Vive les étudiants,*  
au scénario duquel  
F. Scott Fitzgerald a contribué.





JEUDI



Depuis quatre ans que je vis à Los Angeles, le Rocque Museum est à la fois mon université et mon lieu de travail, qui m'offrent un diplôme d'art contemporain et un autre de vie cosmopolite – brillante comme les bleus dans une toile de Sam Francis, et aussi décadente que le moulage vingt-quatre carats d'un testicule de chat. La plupart des jours s'écoulent dans un flou agréable de mots et de tableaux. La plupart des nuits, je déteste quitter mon petit bureau, en particulier les soirs d'avril comme celui-ci, quand je peux étudier mon fouillis d'épreuves à corriger, contempler la cité qui commence à verdir, et imaginer que je suis toujours heureuse.

À deux pâtés d'immeubles, plus bas dans l'avenue, une nouvelle salle de concert commence à émerger d'une aire de stationnement crasseuse, tel un vaisseau d'argent. Juste au-delà, j'aperçois le pavillon d'un théâtre, les nuages violets d'un alignement de jacarandas. À environ deux kilomètres de là, je sais que le fleuve de la ville noie toujours sa gorge de béton, et je me rappelle la raison de ma venue ici, ma volonté d'y entamer une nouvelle existence, loin des fantômes du passé.

Ce soir j'aimerais m'attarder dans cette petite pièce, avec tout juste assez d'espace pour mon bureau chromé, mon classeur, une étagère de catalogues d'exposition,

et un siège supplémentaire destiné aux visiteurs. Après six heures du soir, l'endroit est très calme. Je connais la place de chaque chose, j'ai des révisions à effectuer, et grâce à la porte vitrée personne n'est en mesure de me surprendre. Je pourrais attendre que la circulation se fluidifie pour dévaler le cours lumineux de la 101. En chemin, je regarderais peut-être trop souvent derrière moi. J'insérerais fébrilement la clé dans la serrure de mon bungalow décrépît. Mais je serais à la maison rapidement, et les heures de silence et de vide seraient moins nombreuses avant qu'arrive le sommeil.

Des klaxons bêlent sous ma fenêtre. En contrebas, j'aperçois deux camions de livraison de boissons qui se dirigent vers le carrefour menant à la voie inférieure passant sous notre avenue. Deux tournants de plus et ils disparaîtront par la rampe puis dans le tunnel qui dessert l'aire de chargement du musée. La soirée de gala se prépare.

Dans quelques heures, toute cette artère sera bloquée par les limousines. Il faut que je saisisse ma chance maintenant, et que je quitte le Rocque. Tout le monde artistique de L.A. va converger ce soir pour le gala d'ouverture de *Natures mortes*, la dernière exposition de Kim Lord. Trois cents invités vont venir manger, vider des flûtes de champagne et se masser dans les salles jusqu'à ce que celles-ci bourdonnent de leurs conversations. Ensuite ils sortiront pour parader et gloser avec éclat sur l'artiste, et ils iront danser. Une excitation presque tangible enflera dans ce brouhaha, comme un ballon maintenu sous l'eau. Ce sera la soirée de l'année. Chaque exposition de Kim Lord fait événement. Chacune de ses toiles "est tellement puissante que vos yeux en saignent", comme le dit avec un sourire en coin son dernier compagnon Greg Shaw Ferguson, ce galeriste en vue.

Jolie formule. J'imagine aussi comment Greg l'a présentée. Tout d'abord, il a regardé la journaliste du *Los Angeles Times* au fond des yeux, comme s'il la remarquait subitement, un être humain face à un autre. Puis il a prononcé ces mots d'une voix très légèrement rocailleuse, a secoué sa chevelure d'un blond vénitien et a ignoré la jeune femme pour se plonger dans ses pensées, l'air indéchiffrable. Et pendant ce moment de réflexion, qui a duré juste une seconde de trop, elle est tombée sous son charme. Elles réagissent toujours ainsi.

La camionnette blanche d'une chaîne d'infos passe en rugissant et file vers cette même intersection. Il est temps d'y aller. Mes ruminations sur le don de séduction exaspérant de Greg n'effaceront pas mes propres cinq ans d'obsession pour lui, et elles risquent de contrarier mon évasion. Je passe la lanière de mon sac à l'épaule et je prends quelques épreuves que je laisserai à Yegina, notre directrice des expositions et ma meilleure amie. J'ai besoin d'une bonne dose de la loyauté sans faille de Yegina au Rocque afin de me vacciner contre un excès de laisser-aller. Que se passera-t-il si l'homme avec qui j'ai déménagé à L.A., l'homme qu'un temps j'ai pensé épouser, passe toute la nuit à tenir la main de Kim Lord ? Au bureau des adhésions, on n'a pas une seule seconde, même pas pour raccrocher le téléphone. Il se peut que nous ayons toujours du boulot demain.

Quand j'atteins l'escalier qui descend au centre du bâtiment, je m'autorise une lente prise de vue du cocktail que je vais rater. Nos bureaux occupent un bâtiment vitré de quatre étages qui domine le mastodonte tapi qu'est le musée lui-même, en fait un entrepôt des années 1920 qui servait de garage aux véhicules de police et qu'on a reconverti en galeries. Les murs du Rocque, que seule brise l'unique entrée vitrée et sertie d'acier, lui

confèrent l'aspect d'un fleuron industriel désuet posé au milieu des gratte-ciel environnants. Nos adhérents adorent ce bâtiment, mais je suis sûre que sa taille et sa forme éveillent la colère de tout promoteur avide qui passe en voiture devant notre empreinte sur la colline la plus convoitée du centre-ville.

La face ouest du musée est une surface basse et grise qui exhibe sa fadeur dans les miroirs éblouissants que dressent les immeubles des banques. Ce soir, il arbore une bannière publicitaire marquée du nom de Kim Lord et des logos d'une douzaine de sponsors. Un tapis rouge est déroulé à côté, sous les projecteurs. Des hommes en gilets de sécurité disposent des cônes de signalisation pour bloquer la rue. Ici, les limousines viendront déverser les invités jusqu'à ce que le trottoir disparaisse sous les robes du soir. Ici, on prendra la pose sans trop sourire. Puis tous suivront le cordon pourpre sur un demi-bloc, jusqu'à l'escalier qui donne accès au passage souterrain pour les livraisons, à présent transformé en un cocon d'étoffes et de fleurs. Pas question d'une salle de bal défraîchie pour le gala de Kim Lord. Je peux déjà imaginer tous ces visages bien nourris, ravis et nerveux à la fois. La façon dont tous s'avanceront avec grâce, telles des âmes entrant aux Enfers.

Pour ma part, je trace mon humble chemin dans un couloir décoré d'affiches artistiques défraîchies, en direction du bureau de Yegina.

Elle est seule, l'air étonné, comme si on venait de lui décerner un trophée. C'est une perle, mon amie, pas du style prisé des habitants d'ici, les Angelenos, tellement mince qu'on pourrait la confondre avec un cure-dent, mais remarquable par sa chevelure d'un noir de jais et l'arc espiègle de ses pommettes.

Son visage s'éclaire et elle me fait signe d'entrer.

— Tu ne devineras jamais !

— Tu es fiancée depuis ce midi, sans me le dire ?

Elle a divorcé de son raté de mari blanc l'année dernière, et depuis elle est en quête de son partenaire asiatique parfait, de préférence vietnamien.

— Ah ah. Tu as droit à un autre essai, dit-elle.

— Don a fini par être accepté quelque part ?

Pour la deuxième année consécutive, son plus jeune frère n'a reçu que des refus de la part des écoles de médecine. Toute sa famille en est accablée.

— Ils vont voter oui ou non au projet de Bas, répond-elle d'une voix rêveuse. Lors de la prochaine réunion du conseil d'administration.

Bas Terrant est le nouveau directeur du musée. Yegina a en horreur son zèle de blondinet BCBG et sa volonté de publicité tous azimuts pour faire du Rocque une "destination incontournable" plutôt qu'un musée. Étant donné que Yegina a passé sa vie entière à mépriser les masses, et qu'elle se définit sans complexe comme élitiste, elle a failli en venir aux mains avec Bas quand il lui a parlé de son programme d'expositions et du créneau où elle pourrait insérer une nouvelle idée "populaire", *L'Art de la course automobile*.

— Je croyais qu'il avait un contrat de trois ans, dis-je.

— C'est encore plus dingue, répond-elle avec une moue dépitée. Kim Lord est aux abonnés absents. Elle était censée se présenter ce matin à la séance de photos pour la presse, et elle n'a toujours pas montré le bout de son nez.

Je pose la main sur la poignée de porte. Je me contre-fiche que Kim Lord se soit exilée sur Pluton. Si je quitte le Rocque dans les dix minutes, je peux encore devancer l'heure de pointe pour retourner à Hollywood.

— Elle a envoyé deux mails, mais elle ne répond pas au téléphone, ajoute Yegina avant de s'interrompre, l'air

dramatique. Et aux Relations publiques, ils ont calé une série d'interviews capitales avant le gala.

Elle accroche mon regard de biais et abaisse les cils.

Je connais cette expression.

— Oh non, dis-je aussitôt en ouvrant la porte. Je n'appellerai pas Greg.

Elle tente de biaiser :

— Tu composes seulement le numéro, et tu me laisses parler. Il sait forcément où elle est.

— C'est trop humiliant.

— Tu es consciente que le service Développement dans son intégralité va succomber à une combustion spontanée si la vedette de leur gala n'apparaît pas dans les temps ?

Elle me décoche un sourire lumineux.

Elle a raison. Notre équipe chargée de lever des fonds devient de plus en plus incandescente la semaine précédant tout vernissage, et ses membres explosent comme des feux d'artifice à la moindre anicroche. La survie du musée dépend de l'argent qu'ils collectent, et l'annonce de cette soirée a fait plus de bruit que toutes les autres ces dix dernières années. Les amateurs d'art connaissent le nom de Kim Lord. Ils ont vu les bannières rouge sang fleurir partout en ville, et ils veulent être les premiers à éprouver le choc visuel de ses dernières créations.

— S'il te plaît, dit encore Yegina. Je viendrai avec toi pour cette virée à poney ridicule, le week-end prochain.

Elle offre une contrepartie de poids. Je la supplie d'accepter depuis des semaines.

Avec un soupir, j'ouvre mon sac.

— Ce sont des chevaux. Et il s'agit d'une balade dans les collines, au coucher du soleil.

— De fougueux étalons ? demande-t-elle, pleine d'espoir, tandis que je fouille dans les reçus et les papiers



d'emballage, et elle ajoute : Oh, et Jayme te cherche, au fait. Les Relations publiques ont besoin d'aide.

— Elle a promis que je n'aurais rien à faire, ce soir.

Chez moi attendent la biographie de F. Scott Fitzgerald en cours de lecture, un verre de vin blanc sec et le reste d'une tarte aux cerises faite maison. Ces derniers temps, mon quotidien n'est pas reluisant, ce n'est pas la vie pour laquelle je croyais m'embarquer lorsque j'ai commencé à me pencher sur l'éventualité de venir vivre à Los Angeles avec Greg, en parcourant l'immense patchwork des quartiers avec le doigt. Nous avons imaginé nos promenades dans Pacific Palisades, les concerts au Pantages Theatre, les petits-déjeuners dans les cafés de Los Feliz, et moi faisant carrière avec mes articles pour les magazines. Ma vie actuelle est sans prétention, certes, mais c'est la mienne.

Yegina tend la main pour prendre mon téléphone, un vieux modèle à clapet éraflé qui rend difficile la composition des messages. Je préfère ne pas regarder quand je le lui donne. Le numéro de Greg est toujours le premier sur la liste de mes contacts, avant mes parents.

Juste au moment où Yegina enclenche l'appel, on frappe à la porte. Elle colle l'appareil à son oreille et dit :

— Entrez.

— Je peux vous parler...

Cette voix chaleureuse mâtinée de condescendance ne peut appartenir qu'à notre cher directeur Bas Terrant, rejeton de la Côte est né avec une cuillère d'argent dans la bouche et patiné du vernis d'Hollywood. Impeccables, son costume et sa coiffure semblent toujours entrer dans la pièce avant lui. Ses vêtements sont déclinés sur des tons tellement pastel qu'ils pourraient fondre sur la langue, et ses boucles blondes effilées balaient son front dans un style juvénile. À son âge il devrait grisonner et

arborer quelques rides, mais un ensemble de traitements radicaux lui évite ces deux désagréments. Ce soir, néanmoins, la sueur a assombri ses tempes et ses paupières paraissent plissées, comme si quelqu'un avait tenté sans succès de les fermer en les boutonnant.

— Un problème urgent avec la reconnaissance des sponsors, dit-il. Entre autres choses.

— Bien sûr. Parlez-moi.

Le visage de Yegina s'est métamorphosé en un masque aimable. Elle coupe la communication et me rend le portable. Il glisse dans ma paume, froid et bien solide. *Appel à Greg annulé.* Il verra que j'ai essayé de le joindre. Deux mois de maîtrise personnelle sans faille, pour rien.

Bas m'adresse un sourire crispé.

— Et veuillez contacter Jayme ; ce soir, tout le monde doit être sur le pont, dit-il, et il referme la porte.

Je ne vais pas voir Jayme directement. Je reviens dans mon bureau et je contemple une fois encore le dessin de Cy Twombly accroché au mur, en m'évertuant à détendre mes nerfs avant de me laisser entraîner dans cette soirée qui prend des allures de catastrophe ferroviaire imminente.

Chaque bureau du Rocque est orné d'une œuvre d'art authentique prélevée sur la collection permanente du musée. Mon choix personnel ne se serait pas porté sur Twombly, mais avec le temps son dessin m'a conquise. Des marques grises recouvrent le papier en une tempête de lignes. J'essaie d'en suivre une des yeux ; elle se brise. J'en suis une autre ; elle se brise aussi. Si à vingt-sept ans vous m'aviez questionnée sur mon avenir, j'aurais prédit un mariage prochain, et puis des enfants, un déroulement logique et satisfaisant des décennies pas très différent de celui de mes parents. Mais à vingt-huit, je ne vois pas comment les choses s'assemblent.

J'ai rencontré Greg Ferguson il y a presque six ans, alors que nous participions tous deux à un programme d'enseignement de l'anglais, en Thaïlande. Un mois à s'orienter dans Bangkok nous a poussés tous deux à apprendre le thaï, avec une vingtaine d'autres. Ces cours regroupaient une poignée de ces habitués diplômés

naïfs et aventureux : un couple marié qui se chamaillait continuellement ; un type au casque de moto toujours vissé sur le crâne ; et moi, qui essayais très dur de m'incorporer à ce noyau d'étudiants. Et puis il y avait Greg. Il était de la même tranche d'âge que la plupart d'entre nous, mais sa mère venait de survivre au premier assaut de son cancer des ovaires, et il avait consacré les deux mois précédents à méditer dans un monastère. Un mince duvet recommençait à couvrir son crâne, et ses silences pouvaient vibrer tel un stroboscope. En majorité, les autres le considéraient avec une sorte de respect morose. J'ai décidé de le courtiser pour qu'il intègre notre bande.

Je me dois d'être très claire : ma démarche n'avait aucune motivation romantique. J'ai agi par pure sympathie, stimulée par ma formation de journaliste à l'intrépidité sociale. Trop maigre de huit kilos et sans ses cheveux hirsutes, Greg avait un air grincheux, reptilien. Il ne souriait pas, ne plaisantait pas comme il le fait aujourd'hui. Je l'ai incité à suivre notre joyeuse bande quand nous naviguions sur les canaux, à visionner un film thaïlandais sans scénario descriptible autre qu'une succession de cris et de bagarres. Je lui ai donné à lire les romans de Kundera que j'avais abandonnés. Pourtant je ne me suis pas du tout aperçue que j'avais éveillé des sentiments chez lui, du moins jusqu'à ce qu'il m'écrive après l'orientation, depuis son campus situé dans le Sud-Est de la Thaïlande, pour m'inviter à lui rendre visite. Ses cheveux avaient repoussé, et les beuveries obligatoires avec ses collègues thaïs l'avaient forcé à abandonner ses habitudes strictes de bouddhiste. L'homme qui est venu me chercher à la station de bus de Chanthaburi était un beau gosse chaleureux, intelligent et plein d'ironie. Et le plus étrange, c'est qu'il semblait m'adorer.

Cette adoration n'existe plus, à présent, elle a été abrogée par un mélange toxique de chagrin et d'ambition. Je sais pourquoi Greg m'a quittée, celui qu'il veut devenir et, dans l'absolu, je l'accepte. Je lui souhaite même d'y parvenir. Il ne m'a jamais menti. Mais chaque fois que je le vois en chair et en os, c'est comme me retrouver dans la même pièce qu'un imposteur : une créature indéfinie qui aurait discrètement renoncé aux panneaux publicitaires géants de L.A., aux studios sous surveillance et aux faux espoirs, pour investir l'enveloppe corporelle de mon petit ami. Il se fait appeler "Shaw", maintenant : une version plus rouée et lisse de l'ancien Greg. C'est aussi le nom de sa galerie : SHAW.

Une ombre se manifeste devant ma porte vitrée que Jayme West ouvre d'une main impatiente, sans cesser de parler dans son portable. Elle passe la plus grande partie de ses journées collée à cet appareil, et tous deux possèdent la même élégance et la même efficacité – tout dans le corps somptueux de ma patronne mi-norvégienne mi-érythréenne est exactement à sa place, de son bassin haut et étroit au timbre bas et velouté de sa voix, et même le parfum piquant de mandarine qu'elle laisse dans son sillage. Avec son physique et son assurance, à Hollywood ou dans la politique elle pourrait gagner dix fois plus qu'au Rocque, mais elle déteste se trouver devant les objectifs et pousse toujours Bas sous les projecteurs. Il l'adore. Nous l'adorons tous, parce que ses efforts incessants et son orchestration en coulisses aident le musée à maintenir sa réputation culturelle malgré des recettes en baisse. *Sauvés par Jayme* est une sorte de mantra, raison pour laquelle son comportement en regard de l'expo de Kim Lord m'a tout particulièrement déroutée.

— Oui, c'est "Rocque" comme dans "troc", et *Natures mortes* comme "escortes".

Elle coupe la communication et lève les yeux au ciel.  
— Ou “froc”, dis-je, et “portes”.

Jayme ne sourit pas. Elle n’est pas d’un naturel souriant. Cela interférerait avec les mille six cents autres choses qu’elle fait à tout moment.

— Vous n’avez pas autre chose à vous mettre ?

Avant que j’aie le temps de répondre, elle m’entraîne dans son bureau, qui est plus spacieux et mieux rangé que le mien, sort des robes d’une penderie et les colle une à une sous mon menton.

— Vous faites la même taille que moi, juste un peu moins grande, marmonne-t-elle.

Son portable tinte. Elle lit le nom qui s’affiche sur l’écran, grimace, mais sa réponse est sans défaut :

— M. Gillespie, nous allons encore devoir déplacer l’interview. L’artiste souhaite avoir plus de temps avec vous, tout spécialement.

Elle agite la robe qu’elle tient à cet instant. Quand je prends le vêtement, j’ai la surprise de voir qu’elle a la chair de poule et que son bras tremble. J’essaie d’accrocher son regard, mais elle tourne la tête délibérément et s’appuie sur son bureau. J’emporte docilement la robe dans le couloir et dans les premières toilettes sur mon chemin. Je suis envoûtée par le tissu d’un vert moiré et son poids pareil à celui du cuir. J’ai tendance à opter pour les bleus et les gris sages qui conviennent à la garde-robe d’une jeune fille catholique. Cette robe semble venue d’un autre monde, pêchée dans une mer extra-terrestre. Je crains qu’elle soit horrible sur moi. Et prétendre que Jayme et moi faisons la même taille revient à comparer une Jaguar à une Traban. Les vêtements ne tombent en aucune façon sur le buste mince de Jayme : ils flottent. Si elle se présentait au gala de ce soir vêtue de lavettes séchées cousues ensemble, les chroniqueurs

de mode s'esbaudiraient de cette nouvelle tendance irrésistible.

Je verrouille les toilettes et j'ôte ma jupe et mon chemisier. L'air frais picote ma peau nue, et je me sens un peu ridicule et coupable d'avoir eu cette image de lavettes. Ces dernières semaines, j'ai remarqué une certaine inquiétude chez Jayme, mais pas à ce point. Nous avons l'habitude de travailler ensemble à la préparation des catalogues d'expo – je vérifie le texte, et elle s'occupe des illustrations – or, pour *Natures mortes*, elle m'a tout laissé faire. C'était en juillet, juste après que Greg avait déménagé, et c'est seulement après avoir découvert sa liaison avec Kim Lord que Jayme m'a présenté des excuses pour ce surcroît de travail.

— J'aimerais pouvoir vous aider, m'a-t-elle dit en s'adressant au porte-plume sur mon bureau car elle n'a pas voulu me regarder dans les yeux. Mais là, je n'en vois toujours pas le bout. Bas a mis trop de fers au feu, et je n'arrive pas à suivre la cadence.

Et donc, tout en bouillant de rage après Kim Lord, j'ai eu l'estomac un peu plus retourné encore avec cette tâche supplémentaire : corriger les légendes qui devaient accompagner les photos des victimes féminines célèbres figurant dans l'exposition. Il m'a fallu fournir un effort réel pour affronter le spectacle dérangeant de Judy Ann Dull assise dans un fauteuil, avec son cardigan et sa jupe évasée des années 1950 bien propres, chevilles et bouche ligotées à l'aide d'une corde blanche. J'ai essayé de ne pas remarquer le tissu miteux du siège, l'expression de regret et de méfiance mêlés de Dull pour avoir été enlevée par un réparateur de télévision peu éveillé qui avait promis de l'aider dans sa carrière de mannequin. Je ne voulais pas voir Judy Ann Dull vivante et en bonne santé, parce que je savais que plus tard elle serait affublée de longs gants noirs, de bas également noirs, attachée poitrine dénudée

à un x en bois dans le désert, violée à plusieurs reprises et finalement étranglée par Harvey Glatman, le Tueur de Starlettes. Dull n'avait que dix-neuf ans.

Si j'avais eu du mal avec une victime et son histoire, je n'imaginai pas comment Kim Lord avait pu habiter en profondeur onze de ces vies et morts afin de composer ses peintures.

En dépit de ses affirmations, je n'étais pas certaine qu'elle l'ait fait.

Des bannières annonçant *Natures mortes* tendues à deux mâts en travers des rues ont été disposées dans toute la ville. Elles montrent la moins graphique des œuvres de Kim, une représentation d'elle-même en Roseann Quinn vivante. Chevelure tout en longues boucles et sourire innocent, la jeune femme a été poignardée à mort en 1973. Les commissaires de l'expo ont insisté pour une image qui ne soit pas sanguinolente, mais le fond des bannières est cramoisi. Hier, sur Fairfax, quand je suis passée sous une série d'entre elles, la couleur n'a cessé de happer mon regard vers le ciel. Le visage de Kim Lord m'observait, déguisé sous la peinture et les traits d'une femme assassinée.

— J'ai fait des cauchemars atroces en rapport avec les victimes, a-t-elle affirmé à un journaliste, il y a peu. Je suis tout simplement... hantée. Notez bien ça : Moi, Kim Lord, jure solennellement que ma prochaine exposition aura pour thème les petits lapins.

Mais l'expo suivante de Kim Lord est toujours plus dramatique que la précédente, elle qui a commencé sa carrière par *La Chair*, reconstitution d'un bordel miteux décoré de peintures la mettant en scène dans les rôles de souteneurs ou de travailleuses du sexe.

“En transformant chaque spectateur de son public en un micheton, Kim Lord l'a incité à s'interroger sur



la portée morale de son propre regard, ai-je écrit dans le communiqué de presse. Les visiteurs ont payé leur entrée après avoir vu *La Chair*, ce qui est inhabituel dans le cadre classique d'une exposition, et Lord est devenue la première et plus jeune artiste contemporaine à vendre l'intégralité de sa première exposition chez Catesby."

Les ventes aux enchères de Catesby sont généralement réservées aux artistes reconnus, et Kim Lord risquait l'humiliation d'offres ternes, au lieu de quoi elle en a tiré une somme globale énorme. Elle n'a rien d'une écervelée, c'est pourquoi je soupçonne son absence actuelle d'être seulement une autre de ses "trouvailles" pour gonfler la couverture médiatique la concernant et attirer plus de gens au musée.

Un espoir aussi vain que soudain m'envahit : peut-être que ni Kim ni Greg ne seront présents au gala, et que je pourrai profiter de la meilleure soirée de 2003 sans eux.

Je secoue la robe afin de trouver une ouverture. Le vêtement glisse par-dessus ma tête et descend en cascade sur mon corps pour s'arrêter à mi-cuisses. Le parfum d'agrumes de Jayme emplît mes narines. Je remonte la fermeture éclair sur le côté et je sens le tissu se tendre sur mes hanches, ajusté sans trop serrer. Jusque-là, c'est parfait. Excepté les bretelles qui couvrent à peine celles de mon soutien-gorge, et le devant de la robe qui tombe un peu comme une salopette. L'image d'une culotte tyrolienne en peau se faufile dans mon esprit.

Un léger craquement annonce l'ouverture de la porte, et quelqu'un entre dans les toilettes voisines de celles que j'occupe. J'examine les chaussures de la nouvelle venue. Bleues, et ridiculement petites. Evie, du secrétariat. Depuis que j'ai laissé notre amitié aller à vau-l'eau il y a deux ans, je culpabilise à son endroit, et encore plus récemment. Cet hiver, quand j'ai été submergée par tout

le travail en relation avec le catalogue de *Natures mortes*, elle a été la seule à proposer spontanément de m'aider. Les secrétaires sont les plus douées pour trouver des informations relatives aux œuvres d'art et aux images, et Evie m'a soulagée d'une grosse partie des légendes. J'ai promis de la remercier en l'invitant à dîner dans notre ancien restaurant préféré de Little Tokyo, mais je n'en ai rien fait. Evie veut toujours tourner en ridicule le nouveau nom de Greg et ses ambitions, quand elle ne geint pas sur toute la graisse que contiennent nos beignets japonais, alors qu'elle a la finesse musclée d'une gazelle. En mon for intérieur, je crains qu'elle souhaite seulement que j'aie une meilleure opinion d'elle.

Je passe au pas de charge devant les miroirs des lavabos en essayant de ne pas voir la balourde vaguement germanique qu'ils reflètent un instant, et j'ai presque atteint la porte quand j'entends de nouveau la voix d'Evie :

— Tes vêtements.

— Salut, Evie.

Je me baisse pour les ramasser. La robe en cuir écrase mes abdos comme un serpent resserre ses anneaux autour de sa proie.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? dis-je encore, car le secrétariat est situé de l'autre côté de la baie de chargement.

Ses chaussures s'agitent.

— L'équipe va faire la fête sur le toit, dit-elle. On observera l'arrivée des gens.

Pour elle, ce serait le moment idéal de m'inviter à rejoindre les autres plus tard, ce dont elle s'abstient. L'équipe de l'expo est le groupe le plus cool de tout le musée, presque tous de jeunes artistes qui travaillent en partie à la mise en place de l'expo et le reste du temps sur leurs projets personnels. Ils traînent dans l'immense atelier caverneux de menuiserie, à côté du bureau d'Evie, et ils

échantent à voix basse des plaisanteries amères sur le fait qu'ils sont complètement fauchés. Il existe une déconnexion sociale évidente entre eux et les occupants des bureaux, aux étages supérieurs.

— Sympa pour vous, dis-je. Moi, je suis obligée de bosser.

— C'est la poisse, approuve-t-elle.

— Oui. J'espère seulement que Kim Lord va finir par se montrer. Elle est en train de rater toutes ses interviews.

— En retard, comme il se doit, commente Evie d'un ton faussement admiratif.

Le dévidoir de papier-toilette vibre. C'est alors que je m'en rends compte, je suis en train d'importuner quelqu'un dans une situation très intime, et je m'éclipse en m'excusant. Un document en main, Jayme m'attend dans le couloir. Elle a l'air plus calme, mais elle grimace à la vue de ma salopette tyrolienne.

— Tenez. Vérifiez ça pendant que je vous prépare, et ensuite je vous donnerai les directives.

Elle me fourre un communiqué de presse sous le nez et se remet à fouiller dans sa penderie.

— Quelle pointure ? demande-t-elle d'une voix étouffée.

— Je fais du 42 ½, avec un cor de belle taille au pied droit.

Elle laisse échapper un grognement mais continue ses recherches. Je lis le texte.

Une artiste fait un don sans précédent

Bas Terrant, directeur du Rocque Museum, a le plaisir d'annoncer que l'artiste Kim Lord fait don de l'intégralité de l'exposition *Natures mortes* à la collection permanente du musée. L'exposition compte onze peintures

de Kim Lord incarnant des femmes assassinées, dont Roseann Quinn, Bonnie Lee Bakley, Gwen Araujo, Chandra Levy, Lita McClinton, Nicole Brown Simpson, et Elizabeth Short (le Dahlia Noir), ainsi qu'une nature morte monumentale. Avant d'entreprendre les portraits, l'artiste a consacré des années à étudier la vie et la mort des victimes. La valeur globale de ces œuvres est estimée à 5 millions de dollars. [Ici, quelqu'un a griffonné 7 millions ?]

Interrogée sur la raison de ce cadeau munificent, Lord a mentionné le soutien affirmé du Rocque aux artistes femmes et son propre souhait de ne tirer aucun bénéfice de ces peintures en particulier. Elle a précisé qu'elle voyait dans *Natures mortes* un hommage aux victimes et un acte d'accusation visant l'obsession américaine pour le sensationnalisme qui entoure les meurtres de femmes.

“Je tiens à ce que ces peintures ne soient aucunement associées à une valeur financière, a-t-elle déclaré. Personne ne devrait en tirer un quelconque bénéfice. Personne ne devrait profiter de la mort d'une seule de ces femmes. Ce ne sont pas des pin-up – c'étaient des filles, des mères, des sœurs et des épouses qu'on a arrachées à leur vie et leur famille.”

Bas Terrant a exprimé son admiration profonde pour Lord et son œuvre en ces termes : “Des artistes possédant le talent et la générosité de Kim Lord, il y en a un ou deux par siècle.”

— Ça m'a l'air de coller, mais c'est sérieux ? dis-je. Nelson doit écumer de rage.

Les galeristes tel que Nelson de Wilde empochent environ cinquante pour cent de la vente d'œuvres d'art, ce qui signifie qu'il va perdre des millions s'il ne peut

pas caser les toiles de Kim à des collectionneurs. Par ailleurs il a déboursé soixante-dix mille dollars pour la mise en place de l'expo, la publication du catalogue et le guide de la galerie. Il n'est pas rare que les galeristes contribuent aux expos, et c'est là une des nombreuses pratiques éthiquement opaques qui ont cours dans le monde de l'art, mais en retour ils espèrent une augmentation du prix des œuvres de leur artiste.

— C'est sérieux, répond Jayme.

Elle sort une écharpe bleu-vert et une paire de hautes bottes marron. Ses mains papillonnent autour de mes épaules, tendent une bretelle là, tirent sur un pan de cuir ici, font bouffer l'écharpe. Des effluves de mandarine flottent jusqu'à moi.

— Vraiment dommage qu'on ne puisse pas vendre les tableaux, dis-je. Ça aurait complètement comblé le trou dans notre budget.

Une expression fugace passe sur les traits de Jayme.

— Dommage que nous ne puissions pas diffuser son communiqué tant qu'elle ne l'a pas approuvé, rétorque-t-elle après un instant. Et elle ne peut pas l'approuver si elle ne se montre pas... — Elle désigne le sol à mes pieds. — Essayez les bottes.

Je me tiens au bureau pour les enfiler. Elles sont trop étroites, mais Jayme s'accroupit et réussit quand même à les zipper jusqu'en haut.

— Peut-être qu'elle est déjà là, mais déguisée. Elle aime tellement changer de peau, dis-je, incapable de dissimuler mon irritation.

Chaque fois qu'elle est venue au musée, ces deux dernières semaines, Kim Lord est arrivée avec un camouflage différent, perruque, lunettes de soleil, robe rétro ou costume ample de style années 1980.

Jayme me jauge du regard.

— Je suis horrible, pas vrai ? dis-je. Je devrais remettre mes propres vêtements. Est-ce que je dois retirer les boucles d'oreilles ?

J'effleure du bout des doigts les petits papillons en or qui ont appartenu à ma grand-mère.

— On ne les voit même pas. Et en réalité, vous êtes superbe, répond-elle d'un ton bref. Mais vous n'en avez pas idée. — Elle ouvre un sac posé sur son bureau, en sort un poudrier. — Fermez les yeux, je vais m'occuper de votre visage.

Quelque chose balaie mon front, mes joues. Le contact chatouille, mais il est très doux, aussi. Personne ne m'a touchée ainsi depuis des mois.

— Pas idée de quoi ? dis-je.

Elle ne répond pas. Ses doigts saisissent ma mâchoire, frottent mes pommettes, mais sous leurs mouvements rapides je sens qu'elle tremble. Je dois lutter pour ne pas ouvrir les yeux.

— Elle a cru qu'on la suivait, dit-elle. La semaine dernière, elle m'a appelée trois fois pour vérifier les noms sur ma liste de contacts média, ajoute-t-elle, et l'émoi est perceptible dans sa voix. Elle a dit qu'il arrivait au harceleur de se glisser dans les vernissages par le biais des Relations publiques.

— Elle vous a dit ça ?

J'ignorais que Jayme et Kim Lord étaient devenues aussi intimes. Je pensais que la première avait bien trop à faire.

— Elle a dit qu'elle était sur le point de le coincer, dit-elle, et je l'entends soupirer. Et maintenant, elle a disparu.

— Elle n'en a pas parlé aussi à la police ? Seulement à vous ?

Jayme tamponne mes lèvres.

— Fini, déclare-t-elle avec douceur.

Quand j'ouvre les yeux, elle a déjà tourné les talons, me présentant son dos élancé et sa chevelure défrisée qui retombe sur le haut de ses omoplates. Elle ouvre son nécessaire à maquillage.

— Il faut que je me prépare, moi aussi, dit-elle.

Jayne divulgue rarement quoi que ce soit en rapport avec sa vie privée. Je sais qu'elle adore Prince et les tacos au poisson, mais ses petits amis ? Elle ne m'en a jamais présenté. Son enfance ? Rien de notable, apparemment, avant ses années heureuses à l'UCLA. Et son âge ? Proche de la quarantaine ? Difficile à dire. Après les inquiétudes concernant la soirée et son refus de participer au catalogue de *Natures mortes*, je commence à penser qu'elle a de bonnes raisons de ne jamais parler de son passé. On sent en elle une histoire de violence. Nous avons peut-être plus en commun que je le pensais.

En vue de la soirée de gala, Bas a embauché des décorateurs réputés à Hollywood pour la conception d'événements importants. Leur proposition initiale incluait des cloisons éclaboussées de rouge et des silhouettes tracées à la craie blanche sur le sol. Elle a déclenché une réaction proche de l'Apocalypse au sein des conservateurs issus du moule universitaire qui organisent les expositions et définissent l'art de notre temps. Bloqués dans une ville où abondent les poitrines refaites et les propriétés d'adobe croulantes, nos vieilles barbes abordent leur tâche avec une piété toute particulière. On aurait pu croire qu'on faisait fondre leur peau, à entendre les hauts cris qu'ils ont poussés.

— Rien de sordide. Rien qui rappelle une série policière. Il s'agit d'Art majeur, a tranché Lynne Feldman.

Ce qui a valu à notre commissaire principale le surnom d'"Art majeur" parmi nos amis collecteurs de fonds, comme dans "Hé, prévenez Art majeur que nous serons des Bloody Mary. Très raides, les Mary, ah ah !".

Lorsqu'elle a eu vent de la controverse, Kim Lord a suggéré de déplacer le gala complètement hors du musée et de l'installer dans le passage souterrain emprunté par les camions de livraison qui desservent les gratte-ciel voisins : une fête de rue se déroulant littéralement *sous* la



rue. Une bonne partie du souterrain se situe derrière la baie de chargement du Rocque. C'est une caverne à la voûte d'asphalte qui communique également avec l'avenue en surface, par un escalier.

Tout le monde est tombé d'accord, l'idée de Kim était exactement le genre de suggestions brillantes et superbement impossibles à réaliser pour lesquelles le Rocque est célèbre, et les décorateurs se sont mis au travail. En a résulté un espace stupéfiant où organiser une soirée : des colonnades hautes soutiennent les poutrelles géantes qui soutiennent elles-mêmes l'avenue à la surface. Au lieu de contempler le ciel nocturne orangé de L.A., les invités lèveront les yeux vers le bâti sur lequel repose une artère vivante. L'habituelle tente blanche où dîner, les compositions florales gigantesques, les comptoirs à cocktails et la piste de danse alterneront avec les pancartes de rues de la vie réelle et les barrières de sécurité cabossées. L'heure de pointe du jeudi se déroulera en rugissant au-dessus des DJ, et les odeurs atténuées du goudron et de la peinture en bombe se mêleront au champagne dans les bouches.

J'ai fait de mon mieux pour éviter cet événement en prétextant mon amertume suite à ma rupture sentimentale, mais maintenant que je suis là, serrée dans ma tenue de sirène nazie, je me sens à la fois emplie de crainte et de joie. Je ne m'attendais pas à ce que la lumière fade de cette fin d'après-midi se déverse par l'escalier descendant de l'avenue et transforme l'entrée souterraine en une sorte de grotte. En bas, une poignée de paparazzis encadre un deuxième tapis rouge. Des hommes presque tous barbus, au teint terreux, qui plissent les yeux durant la dernière demi-heure de lumière intense du jour, quand L.A. semble concentrer toute la luminosité du pays, avant qu'elle se dissipe. Dès que les premiers

invités descendent les marches proches, les photographes prennent quelques clichés d'eux, puis ils traînent là, leurs appareils suspendus librement sur leur poitrine. Personne d'Hollywood n'a encore fait son apparition. Kim Lord non plus.

Dans la zone de cocktail moquettée de noir, des vestiges du premier thème policier dédié aux vieux homicides me tordent l'estomac pour la troisième ou quatrième fois ce soir. Là, un criminel se sentirait chez lui. L'éclairage cru des salles d'interrogatoire est suspendu à des perches par-dessus la salle de restaurant. Les décorations de table sont boursoufflées de lys et de roses écarlates. Les hors-d'œuvre eux-mêmes ont de faux airs de cadavres : salade aux câpres avec ses tomates rouges et son fromage blanc, toasts au carpaccio, un mélange de chèvre et de pâte de figue qui évoque une blessure infectée.

Incapable de manger n'importe lequel de ces mets, j'avale deux verres de champagne en m'efforçant de repérer mon rendez-vous de relations publiques. Il y a cinq ans, jamais je n'aurais joué l'affable accompagnatrice de journaliste : je me serais plutôt vue dans le rôle de la jeune reporter agressive qui traque l'anecdote croustillante. Et me voilà aujourd'hui, en équilibre dans les bottes de Jayme, avec un sourire de circonstance vissé aux lèvres.

Je dois trouver un certain Kevin Rhys, d'*ArtNoise*.

— *Art*-quoi ? ai-je demandé à Jayme.

— Peu importe, a-t-elle répondu.

Kevin est le rédacteur d'un article de premier plan pour un tout nouveau magazine créé par Mindy Allen, la fille d'un riche collectionneur new-yorkais.

— Le service Développement veut les avoir comme sponsors. Soyez aimable avec ce type. Il débarque tout juste de la Côte est, et il souhaite rencontrer tous les acteurs de l'événement.

*Tous ?* Notre gala annuel réunit des centaines de ces gens qui font l'actualité artistique : les créateurs, les acheteurs et les revendeurs, les critiques, et tous ceux qui rêvent d'entrer dans cette ronde, ce qui inclut une grande partie du personnel du musée, quelques personnes riches, des vedettes de cinéma, des escrocs et des hommes politiques. La zone cocktail commence à accueillir des gens bien mis, mais je ne reconnais aucun visage. Ils sont si nombreux à paraître sortis du même moule : ces messieurs minces et portant lunettes, ces dames qui semblent avoir la quarantaine vues de face, et la soixantaine de dos, le visage félin à la peau tirée, les mains fripées et tavelées. Aucun individu suspect en vue, même si je doute que l'obsédé supposé suivre Kim Lord offre l'image de désaxé souffreteux que je me suis imaginée, un amalgame des tueurs qui ont poignardé, étranglé, exécuté par balle ou battu à mort les victimes de *Natures mortes*.

Mon regard s'attarde sur un petit groupe qui m'est familier : Yegina en compagnie de Brent Patrick, chef décorateur des expos, et de Lynne Feldman, notre conservatrice en chef.

La beauté gothique de Lynne se démarque toujours parmi nous, comme si elle était la seule à ne jamais quitter la fraîcheur immaculée de nos galeries, à ne jamais subir l'agression du soleil de L.A. Elle agite son portable sous le nez des autres avec l'air de les réprimander. Cette expression est une de ses trois signatures faciales, les autres étant la révérence et la fureur, et elle indique généralement que la jeune femme se retient héroïquement et poliment de piquer une crise. Aucun autre conservateur de la Côte ouest n'a organisé des expos individuelles aussi marquantes que Lynne Feldman, et il n'y a personne avec qui il soit aussi difficile de travailler

dans le musée. Les artistes ont tendance à voir en elle une personne d'une générosité et d'une vision presque divines, tandis que ses collaborateurs vont jusqu'à monter d'un étage par l'escalier, parcourir le couloir supérieur et redescendre par l'ascenseur pour simplement éviter de passer devant son bureau quand ils souhaitent prendre un café au distributeur. Yegina, en particulier.

Les lèvres pourpres de Lynne articulent les mots *sept heures*. J'imagine qu'elle les a entendus de la bouche de l'artiste. Sept heures. Kim Lord sera donc présente pour la fin du dîner. Alors pourquoi les autres secouent-ils la tête ainsi ?

Juste au moment où je m'approche avec l'idée de surprendre leur conversation, j'aperçois un homme grand et fort qui fend la foule, un calepin à la main. Il porte un costume de tweed. Tweed, mocassins en cuir, barbe fournie, et je soupçonne la mince tige noire qui dépasse de sa poche de poitrine d'être l'extrémité d'une pipe. Les Angelenos s'écartent de son passage en glissant, telles des créatures aquatiques devant un animal terrestre patauguant. J'ai l'intuition qu'il s'agit de mon Kevin, et je me hâte à son secours.

Il me surprend en me serrant chaleureusement la main quand je me présente.

— Vous *travaillez* ici ? dit-il. Vous faites quoi ?

Tandis que je lui résume mon rôle de rédactrice-correctrice pour le musée, il ouvre son calepin et se met à griffonner.

— Chouette boulot, commente-t-il.

*J'échangerais bien nos emplois*, pensé-je, et je ressens le chagrin et l'inertie qui m'ont empêchée d'essayer de devenir journaliste, de contacter des rédacteurs en chef, de rassembler des articles de presse.

— Que pensez-vous de l'expo ? s'enquiert-il.

— J'avoue ne pas encore avoir vu les œuvres originales. Les installateurs n'aiment pas être espionnés quand ils les accrochent. Mais il se dégage de certaines reproductions... une grande intensité.

Kevin cesse d'écrire pour me dévisager. Son regard est intéressé, peut-être même séducteur. Je ne ressens pas souvent cela dans mon existence quotidienne. Moins de cinquante pour cent des employés du musée sont des hommes, dont la moitié sont gays et un quart mariés. Le dernier quart flirte plutôt avec les femmes-cure-dents.

— J'ai vu celle représentant le Dahlia Noir, reprend Kevin. Est-ce que le mot *intensité* est un euphémisme choisi pour définir un tableau foutrement dégoûtant ?

— Je ne suis pas adepte des euphémismes choisis, dis-je.

Puis je lui demande quel est son propre programme, et il m'explique qu'il est venu de New York passer une semaine ici, dans le but d'étudier les coulisses de l'exposition. Jusqu'alors, il n'a pas beaucoup écrit sur l'art. Il est plutôt critique de rock. Mais il connaît la rédactrice en chef de son magazine, et elle apprécie son style.

— Les euphémismes choisis y abondent, ironise-t-il.

À mesure que nous badinons de la sorte, son côté gentleman-farmer s'efface, et je deviens de plus en plus consciente de sa haute taille, de ses épaules larges. Si nous dansions ensemble, je pourrais poser le haut de mon crâne sous son menton.

— Alors, où est la reine de l'art ? dit-il.

— Pas encore arrivée. Mais voici son galeriste, Nelson de Wilde.

Je désigne l'homme svelte, aux tempes argentées, qui rejoint un petit groupe de membres du conseil d'administration du Rocque.

La liaison de Nelson de Wilde avec Kim Lord est de l'histoire ancienne – après *La Chair*, quand elle n'avait

que vingt et un ans et que lui était encore un galeriste inconnu, il lui a versé une somme mensuelle confortable le temps qu'elle achève *Noir*, une série de peintures dans lesquelles elle s'est mise en scène en lieu et place de quinze stars différentes des films noir et blanc. Malgré un accueil critique mitigé, les toiles se sont vendues fort cher. Nelson doit nourrir les mêmes attentes financières concernant *Natures mortes*. Ce soir il est vêtu de gris, ce qui accentue l'aspect métallique de sa chevelure courte, mais il fait la moue et garde les poings au fond des poches. Je réagis de même si j'étais sur le point de voir des millions de commission m'échapper.

Kevin me demande pourquoi Nelson a l'air aussi crispé.

J'élude en invoquant la tension naturelle qui précède ce genre d'événement.

— Et comment avez-vous eu ce poste ? dit-il. Vous êtes diplômée en histoire de l'art ?

— Pas exactement.

— En communication ? En journalisme ?

Je ne tiens pas à parler de mon passé, aussi je prends très vite prétexte d'une autre personnalité qui pourrait l'intéresser. Je lui désigne Brent Patrick, qui revient du bar dans ses chaussures à bouts en acier.

— C'est lui qui agence les expos. Vous devriez lui parler. Il a été très connu comme chef décorateur, à Broadway.

Je ne précise pas qu'il a renoncé à sa carrière new-yorkaise à cause de sa femme Barbara qui souffre de schizophrénie, et qu'ils sont venus s'installer à L.A. où elle a suivi un traitement inédit. Ce nouveau programme a hélas dégradé un peu plus son état, et on a dû la placer dans un établissement spécialisé. C'est une histoire tragique qui justifierait presque la condescendance agressive

de Brent envers tous ses supérieurs, y compris les conservateurs. (“Parce qu’ils ne *font* pas réellement des choses, a expliqué Yegina un jour. – Tout comme la moitié des artistes qu’on expose ici, ai-je fait remarquer. – Bah, il les déteste aussi”, a-t-elle répondu.)

Mais Kevin devrait rencontrer Brent parce que ce dernier est incroyablement doué dans le domaine qui est le sien. Il sait se saisir de l’idée la plus ténue d’un artiste et la transmuier en une expérience majeure : c’est lui qui définit l’éclairage, l’itinéraire précis que suivra le visiteur, et parfois même la structure finale de l’œuvre d’art.

— Vous êtes au courant de l’expo *Exécutés* que nous avons organisée l’année dernière ? Jason Rains ?

Kevin acquiesce vaguement.

— Brent a été le maître d’œuvre génial derrière l’expo, dis-je en regardant le chef décorateur.

Celui-ci vide un verre sous un grand “stop” bosselé. Le panneau semble ridiculement rouge et brillant maintenant qu’il est entouré d’étoffes et de lys, et je me demande si un assistant de production quelconque n’a pas été contraint de le briquer au savon pour la soirée. Certains graffitis dans le tunnel proche paraissent eux aussi récents et luisants. Et c’est moi, ou quelqu’un a empli ces vases en verre avec des miettes de pare-brise explosés ? Ce genre de décadence urbaine mise en scène était la marque de fabrique de Brent à Broadway ; son décor de *Rent* a été nommé pour un Tony Award. Mais je parie qu’ici tout cela lui donne de l’urticaire : ce soir, il n’est pas question d’art, mais de commerce.

Comme pour le prouver, il lève les yeux vers le panneau de signalisation, secoue la tête avec mauvaise humeur et s’éloigne d’un pas lourd.

— Il a créé toute la mise en place, dis-je. Jason Rains s’est contenté de le regarder faire.

— Vous pensez que je pourrai avoir une interview avec Kim Lord ? demande Kevin.

Juste au moment où je me creuse la tête pour trouver un mensonge plausible, une des actrices les mieux payées d'Hollywood fait son apparition sur le tapis rouge, et tout le monde retient son souffle.

Elle porte un jean et un chemisier jaune, est chaussée de sandales à semelles compensées et a noué ses cheveux dans un foulard diaphane doré. C'est une grande blonde svelte, et sur n'importe qui d'autre cette tenue semblerait plus adaptée à un pique-nique. Pourtant, alors qu'elle pivote lentement sur place, pour les photographes, elle remodèle tout l'événement qui l'entoure. Elle est venue à une vraie soirée, pas à une autre de ces réunions guindées destinées à une levée de fonds. Et quand elle arbore ce sourire lumineux de naturel qui nous a tous charmés sur le grand écran, les gens se remettent à parler, plus fort, avec plus d'animation et de convivialité affichée.

— C'est...

— Je sais, maugrée Kevin, et il inscrit deux lignes dans son calepin.

Les derniers rayons du soleil caressent la cage d'escalier, et les invités qui comptent vraiment commencent à descendre les marches dans un flot joyeux et sur un rythme insouciant : des vedettes de sitcoms, des architectes renommés, de jeunes sculpteurs à l'allure empruntée dans leur tenue d'apparat – et, très en retrait, Greg. Aussi efflanqué qu'un renard, dans un costume bleu nuit. Seul. Sa vue me fait l'effet d'un coup de poing invisible décoché en plein sternum, et j'avale la dernière gorgée de mon verre. J'ai tout fait pour ne pas être là. Son visage me semble différent, mais il me semble toujours différent, à présent, avec cette ombre de barbe naissante et cette expression affûtée. Ce n'est pas le Greg



qui paraissait dans le hamac à côté de moi, en pelant un mangoustan violacé, ou celui qui m'a aidée à transporter un matelas d'occasion dans notre nouvel appartement d'Hollywood et m'a serrée dans ses bras tandis que nous contemplions les dorures de sa grandeur passée. Pas plus le Greg attablé dans la cuisine, qui a sangloté à la mort de sa mère. Ce n'est plus une de ces personnes. C'est le petit ami de Kim Lord. Elle l'a envoyé en éclaireur. À moins qu'il soit venu avant elle afin d'avoir plus de temps pour frayer avec les clients riches qu'il espère attirer dans sa propre galerie.

— Je prends ça pour un “non”, dit Kevin.

— Hein ?

— Kim Lord est probablement déjà très prise, pour une interview.

— Probablement, dis-je.

Du regard je suis Greg qui se dirige vers un comptoir à cocktails. Une serveuse, petite brune maigrichonne, le croise et lui présente un plateau de biscuits salés nappés de tranches de carpaccio. Il considère une seconde son offre, et refuse d'un mouvement de tête. Elle continue de l'observer alors qu'il s'éloigne.

— Autant nous mêler à la masse, en ce cas, propose Kevin.

Comme s'il sentait mon attention fixée sur lui, Greg me repère et m'adresse un signe de la main.

— Non, attendez, dis-je et, me tournant vers Kevin, je me rapproche de lui. Restez auprès de moi. Je vous emmènerai à la petite soirée concoctée par l'équipe qui a construit les décors.

— D'accord, répond-il avec enthousiasme.

Les gens ont maintenant débordé les barrières de sécurité et les courbes de cette caverne urbaine redécouverte, avec leurs vêtements de cuir, leurs parfums et leurs